

Cycle : Poésies en chansons

Poète..., vos papiers !

rendez-vous bimestriel

mardi 12 novembre 2019, à 19h00

Salle Léo Lagrange à Lumbres (9 rue de l'Isle pour vos GPS, à 100 m en contrebas de l'église)

Au sommaire :

Affaire Rimbaud	(Hubert Félix Thiéfaine)	Poème sur Rimbaud	page	3
Aimer à perdre la raison	(Jean Ferrat)	Poème de Louis Aragon	page	4
Au bout de mon âge	(Jean Ferrat)	Poème de Louis Aragon	page	5
Au café du canal	(Pierre Perret)	Poème de Pierre Perret.....	page	6
Chanson pour l'auvergnat	(Georges Brassens)	page	7
Gaspard	(Georges Moustaki)	Poème de Paul Verlaine	page	8
Heureux qui, comme Ulysse	(Georges Brassens)	Poème de Joachim Du Bellay	page	9
Je ne songeais pas à Rose	(Julos Beaucarne)	Poème de Victor Hugo	page	10
La chanson de Prévert	(Serge Gainsbourg)	Poème de Jacques Prévert	page	11
La complainte du progrès	(Boris Vian)	Poème de Boris Vian.....	page	12
La java des bombes atomiques	(Boris Vian)	Poème de Boris Vian	page	13
Le conscrit	(Marcel Mouloudji)	Poème de Boris Vian	page	15
Le déserteur	(Boris Vian)	Poème de Boris Vian	page	17
Le Pont Mirabeau	(Serge Reggiani)	Poème de Guillaume Apollinaire	page	18

Le Temps qui reste	(Serge Reggiani)	Poème de Jean-Loup Dabadiepage	19
Liberté	(Madeleine Peyroux)	Poème de Paul Eluardpage	20
L'albatros	(Léo Ferré)	Poème de Charles Baudelairepage	22
Les Tuileries	(Colette Magny)	Poème de Victor Hugopage	23
Pauvre Rutebeuf	(Léo Ferré)	Poème de Rutebeufpage	25
Poète..., vos papiers !	(Léo Ferré)	Poème de Léo Ferrépage	26
Quelque chose de Tennessee	(Johnny Hallyday)	Poème sur Tennesseepage	28
Que serais-je sans toi ?	(Jean Ferrat)	Poème de Louis Aragonpage	29
Sensation	(Jean-Louis Aubert)	Poème de Arthur Rimbaudpage	30
Si mort à mors	(Tri Yann)	Poème du Moyen Agepage	31
Si tu t'imagines...	(Juliette Greco)	Poème de Raymond Queneaupage	33
Une bonn' paire de claques dans la gueule	(Henri Salvador, Les Charlots, Juliette...)			
		Poème de Boris Vianpage	34

Affaire Rimbaud

Hubert Félix Thiéfaine

Paroliers : Hubert-Félix Thiéfaine. Musique : Claude Mairet

La jambe de Rimbaud
De retour à Marseille
Comme un affreux cargo
Chargé d'étrons vermeils
Dérive en immondices
A travers les égouts
La beauté fut assise
Un soir sur ce genou

Horreur Harrar Arthur
& tu l'as injuriée
Horreur Harrar Arthur
Tu l'as trouvée amère
.../... la beauté ?

Une saison en enfer
Foudroie l'Abyssinie
Ô sorcière ô misère
Ô haine ô guerre, voici
Le temps des assassins
Que tu sponsorisas
En livrant tous ces flingues
Au royaume de Choa

Horreur Harrar Arthur
Ô Bentley ô châteaux
Horreur Harrar Arthur
Quelle âme, Arthur, est
.../... sans défaut ?

Suite :

Les poètes aujourd'hui
Ont la farce plus tranquille
Quand ils chantent au profit
Des derniers Danakils
Juste une affaire d'honneur
Mouillée de quelques larmes
C'est quand même un des leurs
Qui fournissait les armes

Horreur Harrar Arthur
T'es vraiment d'outre-tombe
Horreur Harrar Arthur
& pas de commission
Horreur Harrar Arthur
& pas de cresson bleu
Horreur Harrar Arthur
Où la lumière pleut

Aimer à perdre la raison *Jean Ferrat*

Poème de Louis Aragon

REFRAIN

**Aimer à perdre la raison
Aimer à n'en savoir que dire
À n'avoir que toi d'horizon
Et ne connaître de saisons
Que par la douleur du partir
Aimer à perdre la raison**

Ah c'est toujours toi que l'on blesse
C'est toujours ton miroir brisé
Mon pauvre bonheur ma faiblesse
Toi qu'on insulte et qu'on délaisse
Dans toute chair martyrisée

REFRAIN

**Aimer à perdre la raison
Aimer à n'en savoir que dire
A n'avoir que toi d'horizon
Et ne connaître de saisons
Que par la douleur du partir
Aimer à perdre la raison**

La faim la fatigue et le froid
Toutes les misères du monde
C'est par mon amour que j'y crois
En elles je porte ma croix
En leurs nuits ma nuit se fonde

REFRAIN

**Aimer à perdre la raison
Aimer à n'en savoir que dire
A n'avoir que toi d'horizon
Et ne connaître de saisons
Que par la douleur du partir
Aimer à perdre la raison**

Au bout de mon âge

Jean Ferrat

Poème de Louis Aragon

REFRAIN

**Au bout de mon âge
Qu'aurais-je trouvé
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé**

Je me sens pareil
Au premier lourdaud
Qu'encore émerveille
Le chant des oiseaux
Les gens de ma sorte
Il en est beaucoup
Savent-ils qu'ils portent
Une pierre au cou

REFRAIN

**Au bout de mon âge
Qu'aurais-je trouvé
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé**

Pour eux les miroirs
C'est le plus souvent
Sans même s'y voir
Qu'ils passent devant
Ils n'ont pas le sens
De ce qu'est leur vie
C'est une innocence
Que je leur envie

REFRAIN

**Au bout de mon âge
Qu'aurais-je trouvé
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé**

Suite :

Tant pour le plaisir
Que la poésie
Je croyais choisir
Et j'étais choisi
Je me croyais libre
Sur un fil d'acier
Quand tout équilibre
Vient du balancier

**Au bout de mon âge
Qu'aurais-je trouvé
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé**

Il m'a fallu naître
Et mourir s'en suit
J'étais fait pour n'être
Que ce que je suis
Une saison d'homme
Entre deux marées
Quelque chose comme
Un chant égaré

REFRAIN

**Au bout de mon âge
Qu'aurais-je trouvé
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé**

Au café du canal *Pierre Perret*

Paroles et musique : Pierre Perret - 1977 -

Chez la jolie Rosette au café du canal
Sur le tronc du tilleul qui ombrageait le bal
On pouvait lire sous deux cœurs entrelacés
Ici on peut apporter ses baisers

Moi, mes baisers je les avais perdus
Et je croyais déjà avoir tout embrassé
Mais je ne savais pas que tu étais venue
Et que ta bouche neuve en était tapissée

La chance jusqu'ici ne m'avait pas souri
Sur mon berceau les fées se penchaient pas beaucoup
Et chaque fois que je tombais dans un carré d'orties
Y avait une guêpe qui me piquait dans le cou

Pourtant ma chance aujourd'hui elle est là
Sous la tonnelle verte de tes cils courbés
Quand tu m'as regardé pour la première fois
Ma vieille liberté s'est mise à tituber

On était seul au monde dans ce bal populeux
Et dans une seule main j'emprisonnais ta taille
Tes seins poussaient les plis de ton corsage bleu
Ils ont bien failli gagner la bataille

J'aime le ciel parce qu'il est dans tes yeux
J'aime l'oiseau parce qu'il sait ton nom
J'aime ton rire et tous ces mots curieux
Que tu viens murmurer au col de mon veston

Et je revois tes mains croisées sur ta poitrine
Tes habits jetés sur une chaise au pied du lit
Ton petit (pauvre ?) cœur faisait des petits bonds de sardine
Quand j'ai posé ma tête contre lui

Dieu, tu remercies Dieu ça c'est de toi
Mais mon amour pour toi est autrement plus fort
Est-ce que Dieu aurait pu dormir auprès de toi
Pendant toute une nuit sans toucher à ton corps

Chez la jolie Rosette au café du canal
Sur le tronc du tilleul qui ombrageait le bal
On pouvait lire sous deux cœurs entrelacés
Ici on peut apporter ses baisers

Chanson pour l'auvergnat *Georges Brassens*

Parue dans l'album Les Sabots d'Hélène - 1954 -

Elle est à toi, cette chanson,
Toi, l'Auvergnat qui, sans façon,
M'as donné quatre bouts de bois
Quand, dans ma vie, il faisait froid,
Toi qui m'as donné du feu quand

Les croquantes et les croquants,
Tous les gens bien intentionnés,
M'avaient fermé la porte au nez...
Ce n'était rien qu'un feu de bois,
Mais il m'avait chauffé le corps,
Et dans mon âme il brûle encor'
A la manière d'un feu de joi'.

Toi, l'Auvergnat quand tu mourras,
Quand le croqu'-mort t'emportera,
Qu'il te conduise, à travers ciel,
Au Père éternel.

Elle est à toi, cette chanson,
Toi, l'hôtesse qui, sans façon,
M'as donné quatre bouts de pain
Quand dans ma vie il faisait faim,
Toi qui m'ouvris ta huche quand

Les croquantes et les croquants,
Tous les gens bien intentionnés,
S'amusaient à me voir jeûner...
Ce n'était rien qu'un peu de pain,
Mais il m'avait chauffé le corps,
Et dans mon âme il brûle encor'
A la manière d'un grand festin.

Suite :

Toi l'hôtesse quand tu mourras,
Quand le croqu'-mort t'emportera,
Qu'il te conduise à travers ciel,
Au Père éternel.

Elle est à toi cette chanson,
Toi, l'Etranger qui, sans façon,
D'un air malheureux m'as souri
Lorsque les gendarmes m'ont pris,
Toi qui n'as pas applaudi quand

Les croquantes et les croquants,
Tous les gens bien intentionnés,
Riaient de me voir emmené...
Ce n'était rien qu'un peu de miel,
Mais il m'avait chauffé le corps,
Et dans mon âme il brûle encore
A la manière d'un grand soleil.

Toi l'Etranger quand tu mourras,
Quand le croqu'-mort t'emportera,
Qu'il te conduise, à travers ciel,
Au Père éternel.

Gaspard

Georges Moustaki

Ou La Chanson de Gaspard Hauser

Poème de Paul Verlaine (Recueil : Sagesse - 1881 -), musique: Georges Moustaki

Gaspard Hauser chante :

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

À vingt ans un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuses flammes
M'a fait trouver belles les femmes :
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi
Et très brave ne l'étant guère,
J'ai voulu mourir à la guerre :
La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde ?
Ô vous tous, ma peine est profonde :
Priez pour le pauvre Gaspard !
Gaspard !

Heureux qui, comme Ulysse, *Georges Brassens*

Poème de Joachim Du Bellay (1522 - 1560 ; Recueil : Regrets - 1558 -)

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Je ne songeais pas à Rose

Julos Beaucarne

Poème de Victor Hugo (Vieille chanson du jeune temps - Les Contemplations - 1856 -)

Je ne songeais pas à Rose ;
Rose au bois vint avec moi ;
Nous parlions de quelque chose,
Mais je ne sais plus de quoi.

J'étais froid comme les marbres ;
Je marchais à pas distraits ;
Je parlais des fleurs, des arbres
Son œil semblait dire : " Après ? "

La rosée offrait ses perles,
Le taillis ses parasols ;
J'allais ; j'écoutais les merles,
Et Rose les rossignols.

Moi, seize ans, et l'air morose ;
Elle, vingt ; ses yeux brillaient.
Les rossignols chantaient Rose
Et les merles me sifflaient.

Rose, droite sur ses hanches,
Leva son beau bras tremblant
Pour prendre une mûre aux branches
Je ne vis pas son bras blanc.

Une eau courait, fraîche et creuse,
Sur les mousses de velours ;
Et la nature amoureuse
Dormait dans les grands bois sourds.

Rose défit sa chaussure,
Et mit, d'un air ingénu,
Son petit pied dans l'eau pure
Je ne vis pas son pied nu.

Suite :

Je ne savais que lui dire ;
Je la suivais dans le bois,
La voyant parfois sourire
Et soupirer quelquefois.

Je ne vis qu'elle était belle
Qu'en sortant des grands bois
sourds.
" Soit ; n'y pensons plus ! " dit-elle.
Depuis, j'y pense toujours.

La chanson de Prévert

Serge Gainsbourg

Poème de Jacques Prévert

Oh, je voudrais tant que tu te souviennes
Cette chanson était la tienne
C'était ta préférée, je crois
Qu'elle est de Prévert et Kosma

Et chaque fois les feuilles mortes
Te rappellent à mon souvenir
Jour après jour les amours mortes
N'en finissent pas de mourir

Avec d'autres bien sûr, je m'abandonne
Mais leur chanson est monotone
Et peu à peu je m'indiffère
À cela il n'est rien à faire

Car chaque fois, les feuilles mortes
Te rappellent à mon souvenir
Jour après jour les amours mortes
N'en finissent pas de mourir

Peut-on jamais savoir par où commence
Et quand fini l'indifférence ?
Passe l'automne, vienne l'hiver
Et que la chanson de Prévert

Cette chanson, Les Feuilles Mortes
S'efface de mon souvenir
Et ce jour-là, mes amours mortes
En auront fini de mourir

Et ce jour-là, mes amours mortes
En auront fini de mourir

La complainte du progrès

Boris Vian

Poème de Boris Vian

La complainte du progrès !

Autrefois pour faire sa cour on parlait d'amour
Pour mieux prouver son ardeur on offrait son cœur
Maintenant c'est plus pareil, ça change et ça change
Pour séduire le cher ange on lui glisse à l'oreille
"Ah Gudule, viens m'embrasser, et je te donnerai"

Un frigidaire, un joli scooter, un atomixer et du Dunlopillo
Une cuisinière, avec un four en verre
Des tas de couverts et des pelles à gâteau !
Une tourniquette pour faire la vinaigrette
Un bel aérateur pour bouffer les odeurs
Des draps qui chauffent, un pistolet à gaufres
Un avion pour deux et nous serons heureux !

Autrefois s'il arrivait que l'on se querelle
L'air lugubre on s'en allait en laissant la vaisselle
Maintenant que voulez-vous ? La vie est si chère
On dit "rentre chez ta mère" et on se garde tout
"Ah Gudule, excuse-toi, ou je reprends tout ça"

Mon frigidaire, mon armoire à cuillères
Mon évier en fer, et mon poêle à mazout
Mon cire-godasses, mon repasse-limaces
Mon tabouret-à-glace et mon chasse-filous !
La tourniquette à faire la vinaigrette
Le ratatine-ordures et le coupe-friture
Et si la belle se montre encore rebelle
On la ficelle dehors, pour confier son sort

Au frigidaire, à l'efface-poussière
À la cuisinière, au lit qu'est toujours fait
Au chauffe-savates, au canon à patates
À l'éventre-tomate, à l'écorche-poulet!
Mais très très vite on reçoit la visite

D'une tendre petite qui vous offre son cœur
Alors on cède car il faut qu'on s'entraide
Et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois
Et l'on vit comme ça jusqu'à la prochaine fois
Et l'on vit comme ça
Jusqu'à la prochaine fois!

La java des bombes atomiques

Boris Vian

Paroliers : Boris Vian. Musique : Patrick Goragner.

Mon oncle, un fameux bricoleur
Faisait en amateur des bombes atomiques
Sans avoir jamais rien appris
C'était un vrai génie question travaux pratiques
Il s'enfermait toute la journée
Au fond d'son atelier pour faire des expériences
Et le soir il rentrait chez nous
Et nous mettait en transe en nous racontant tout

Pour fabriquer une bombe A, mes enfants croyez-moi
C'est vraiment de la tarte
La question du détonateur s'résout en un quart d'heure
C'est de celles qu'on écarte
En c'qui concerne la bombe H c'est pas beaucoup plus vache
Mais une chose me tourmente
C'est qu'celles de ma fabrication
N'ont qu'un rayon d'action de trois mètres cinquante
Y a quelque chose qui cloche là-dedans
J'y retourne immédiatement

Il a bossé pendant des jours
Tâchant avec amour d'améliorer l'modèle
Quand il déjeunait avec nous
Il dévorait d'un coup sa soupe aux vermicelles
On voyait à son air féroce qu'il tombait sur un os
Mais on n'osait rien dire
Et puis un soir pendant l'repas
V'là tonton qui soupire et qui s'écrie comme ça

À mesure que je deviens vieux je m'en aperçois mieux
J'ai le cerveau qui flanche
Soyons sérieux, disons le mot
C'est même plus un cerveau c'est comme de la sauce blanche
Voilà des mois et des années que j'essaye d'augmenter la portée de ma bombe
Et je ne m'suis pas rendu compte que la seule chose qui compte
C'est l'endroit où s'qu'elle tombe
Y a quelque chose qui cloche là-dedans
J'y retourne immédiatement

Sachant proche le résultat
Tous les grands chefs d'État lui ont rendu visite
Il les reçut et s'excusa de ce que sa cagna était aussi petite
Mais sitôt qu'ils sont tous entrés
Il les a enfermés en disant "soyez sages"
Et, quand la bombe a explosé
De tous ces personnages il n'en est plus rien resté

Tonton devant ce résultat ne se dégonfla pas
Et joua les andouilles
Au Tribunal on l'a traîné
Et devant les jurés le voilà qui bafouille
Messieurs c'est un hasard affreux
Mais je jure devant Dieu que mon âme ait conscience
En détruisant tous ces tordus
Je suis bien convaincu d'avoir servi la France
On était dans l'embarras alors on l'condamna
Et puis on l'amnistia
Et l'pays reconnaissant l'élut immédiatement
Chef du gouvernement !

Le conscrit

Marcel Mouloudji

Poème de Boris Vian

L'aut' jour dans mon courrier
J'ai reçu des papiers
J'en suis
J'vous l'dis

J'en suis resté tout pâle
On me disait tout dret
D'aller me présenter
A la
Casern'

Qui s'trouv' dans mon quartier
Je m'en vais donc là-bas
Et je leur dis c'est moi
Je viens
C'matin

M'en voir de quoi qu'y r'tourne
On m'a donc fait rentrer
Et je leur ai d'mandé
A voir
Çui-là

Qui m'avait convoqué
Me v'là dans un bureau
Qui n'était pas bien beau
Y avait
C'est vrai

Un' petit' secrétaire
Avec un uniforme
Qui collait à ses formes
J'm'en suis
Senti

Suite 1 :

Bientôt ragaillardi
Mais y avait aussi
Un militaire assis
Qui m'dit
Mon p'tit

Qu'est-c'que vous venez faire
Moi j'y ai répondu
C'est qu'on m'a convoqué
Monsieur
L'soldat

C'est pour ça que j'suis là
Il m'a dit : Gardavou !
Mais où vous croyez vous
Je vois
Ma foi

Vous êt' un' forte tête
Vous asseoir devant moi
Ça s'pass'ra pas comme ça
Debout
Sans r'tard

Ou j' vous fourre au mitard
Moi j'y ai répondu
Je n'suis qu'un jeun' conscrit
Y'a pas

D'offens'
Si j'connais pas l'usage
Je vous voyais t-assis
Je m'suis assis z-aussi
Voici
Voici

Suite 2 :

Pourquoi j'agis ainsi
Je me suis relevé
Et je lui ai-z-avoué
Qu' j'étais
Pincé

Pour sa p'tit' secrétaire
Pis j'ai voulu savoir
Si ell' sortait le soir
Et si
Les bleus

Avaient l' jeudi pour eux
Il est dev'nu tout noir
C'était pas beau à voir
Il s'est
Levé

Et m'a botté les fesses
Et puis il m'a conduit
Chez un ami à lui
Un a
Djudant

Qui m'a fourré dedans
On m'a rééduqué
Toute la matinée
L'après
Midi

J'ai balayé les chiottes
Et ça a continué
Pendant des mois entiers
Jamais
Jamais

Suite 3 :

J'avais tant balayé
Quand j'vois les autres gars
Marcher sans s'tromper d'pas
Mais moi
Je crois

Que j'suis-t-un incapable
J'ai pas d'goût au fusil
Et dans ma compagnie
On m'dit
Que j'suis

Le plus con des conscrits
Je suis même trop con
Pour jouer du clairon
J'en tir'
Des sons

Qui les mett' tous en rage
Moi ça m'intéress' pas
De jouer lèv' toi soldat
Quand j'suis
Tout seul

J'joue l'grand air d'Aïda
Mon vieux copain Dubois
Qu'était un bleu comm'moi
Avait
Je l'sais

Le goût du militaire
Il a des galons neufs
Ça fait un effet boeuf
Voilà
C'que c'est

Suite 4 :

D'écouter les gradés
Ils me l'ont répété
Pour êtr' un bon troupier
Obé -
Issez

Aux officiers d'carrière
Dubois est adjudant
Il finira yeut'nant
Pourvu
Qu'on trouv'

L'moyen d'vivre cent ans
Pour émerger du rang
Un seul commandement
Travail
Constant

Devoir et discipline
Moi si pendant vingt ans
Je balais les latrines
J'vois pas
Pourquoi

Que j's'rai pas commandant !

Le déserteur

Boris Vian

Paroliers : Boris Vian, Harold B Berg

Monsieur le Président
Je vous fais une lettre
Que vous lirez peut-être
Si vous avez le temps
Je viens de recevoir
Mes papiers militaires
Pour partir à la guerre
Avant mercredi soir
Monsieur le Président
Je ne veux pas la faire
Je ne suis pas sur terre
Pour tuer des pauvres gens
C'est pas pour vous fâcher
Il faut que je vous dise
Ma décision est prise
Je m'en vais déserteur

Depuis que je suis né
J'ai vu mourir mon père
J'ai vu partir mes frères
Et pleurer mes enfants
Ma mère a tant souffert
Elle est dedans sa tombe
Et se moque des bombes
Et se moque des vers
Quand j'étais prisonnier
On m'a volé ma femme
On m'a volé mon âme
Et tout mon cher passé
Demain de bon matin
Je fermerai ma porte
Au nez des années mortes
J'irai sur les chemins

Suite :

Je mendierai ma vie
Sur les routes de France
De Bretagne en Provence
Et je dirai aux gens :
Refusez d'obéir
Refusez de la faire
N'allez pas à la guerre
Refusez de partir
S'il faut donner son sang
Allez donner le vôtre
Vous êtes bon apôtre
Monsieur le Président
Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je n'aurai pas d'armes
Et qu'ils pourront tirer

Le Pont Mirabeau *Serge Reggiani*

*Poème de Guillaume Apollinaire (Recueil : Alcools - 1913 -)
Musique Raymond Bernard*

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souviene
La joie venait toujours après la peine.

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains , restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Le Temps qui reste *Serge Reggiani*

Poème de Jean Loup Dabadie. Musique : Patrick et Alain Goraguer

Combien de temps...
Combien de temps encore
Des années, des jours, des heures, combien ?
Quand j'y pense, mon cœur bat si fort...
Mon pays c'est la vie.
Combien de temps...
Combien ?

Je l'aime tant, le temps qui reste...
Je veux rire, courir, pleurer, parler,
Et voir, et croire
Et boire, danser,
Crier, manger, nager, bondir, désobéir
J'ai pas fini, j'ai pas fini
Voler, chanter, parti, repartir
Souffrir, aimer

Je l'aime tant le temps qui reste
Je ne sais plus où je suis né, ni quand
Je sais qu'il n'y a pas longtemps...
Et que mon pays
C'est la vie
Je sais aussi que mon père disait :
Le temps c'est comme ton pain...
Gardes-en pour demain...

J'ai encore du pain
Encore du temps, mais combien ?
Je veux jouer encore...
Je veux rire des montagnes de rires,
Je veux pleurer des torrents de larmes,

Suite :

Je veux boire des bateaux entiers de vin
De Bordeaux et d'Italie
Et danser, crier, voler, nager dans tous les océans
J'ai pas fini, j'ai pas fini
Je veux chanter
Je veux parler jusqu'à la fin de ma voix...
Je l'aime tant le temps qui reste...

Combien de temps...
Combien de temps encore ?
Des années, des jours, des heures, combien ?
Je veux des histoires, des voyages...
J'ai tant de gens à voir, tant d'images...
Des enfants, des femmes, des grands hommes,
Des petits hommes, des marrants, des tristes,
Des très intelligents et des cons,
C'est drôle, les cons ca repose,
C'est comme le feuillage au milieu des roses...

Combien de temps...
Combien de temps encore ?
Des années, des jours, des heures, combien ?
Je m'en fous mon amour...
Quand l'orchestre s'arrêtera, je danserai encore...
Quand les avions ne voleront plus, je volerai tout
seul...
Quand le temps s'arrêtera...
Je t'aimerai encore
Je ne sais pas où, je ne sais pas comment...
Mais je t'aimerai encore...
D'accord ?

Liberté *Madeleine Peyroux*

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige **J'écris ton nom**

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre, sang, papier ou cendre **J'écris ton nom**

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois **J'écris ton nom**

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genets
Sur l'écho de mon enfance **J'écris ton nom**
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées, **J'écris ton nom**

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante **J'écris ton nom**

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres **J'écris ton nom**

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente **J'écris ton nom**
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni **J'écris ton nom**

Suite :

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend **J'écris ton nom**

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence **J'écris ton nom**

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer **Liberté**

Texte original

Paul Eluard - Poésie et vérité 1942 (recueil clandestin)

Au rendez-vous allemand (1945, Les Editions de Minuit)

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Suite 1 :

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Suite 2 :

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté.

L'albatros

Léo Ferré

Poème de Charles Baudelaire

Souvent pour s'amuser les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers
Qui suivent indolents compagnons de voyage
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les a-t-on déposé sur les planches
Que ces rois de l'azur, maladroit et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui naguère si beau, qu'il est comique, et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime en boitant l'infirme qui volait.

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer.
Exilé sur le seul au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Les Tuileries

Colette Magny

Poème de Victor Hugo (Titre originel « Chanson des deux barbares »)

Mis en musique et chanté par Colette MAGNY (Album MELOCOTON - 1965 -) le poème « Les Tuileries » a été publié dans sa version définitive en 1850. Il fait partie des « Pièces non retenues » des « Chansons des rues et des bois ».

Nous sommes deux drôles,
Aux larges épaules,
De joyeux bandits,
Sachant rire et battre,
Mangeant comme quatre,
Buvant comme dix.

Quand, vidant les litres,
Nous cognons aux vitres
De l'estaminet,
Le bourgeois difforme
Tremble en uniforme
Sous son gros bonnet.

Nous vivons. En somme,
On est honnête homme,
On n'est pas mouchard.
On va le dimanche
Avec Lise ou Blanche
Dîner chez Richard.

On les mène à Pâques,
Barrière Saint-Jacques,
Souper au Chat Vert,
On dévore, on aime,
On boit, on a même
Un plat de dessert !

Nous vivons sans gête,
Goulûment et vite,
Comme le moineau,
Haussant nos caprices
Jusqu'aux cantatrices
De chez Bobino.

Suite 1 :

La vie est diverse.
Nous bravons l'averse
Qui mouille nos peaux ;
Toujours en ribotes
Ayant peu de bottes
Et point de chapeaux.

Nous avons l'ivresse,
L'amour, la jeunesse,
L'éclair dans les yeux,
Des poings effroyables ;
Nous sommes des diables,
Nous sommes des dieux !

Nos deux seigneuries
Vont aux Tuileries
Flâner volontiers,
Et dire des choses
Aux servantes roses
Sous les marronniers.

Sous les ombres vertes
Des rampes désertes
Nous errons le soir,
L'eau fuit, les toits fument,
Les lustres s'allument,
Dans le château noir.

Suite 2 :

Notre âme recueille
Ce que dit la feuille
À la fin du jour,
L'air que chante un gnome.
Et, place Vendôme,
Le bruit du tambour

Les blanches statues
Assez peu vêtues,
Découvrent leur sein,
Et nous font des signes
Dont rêvent les cygnes
Sur le grand bassin.

Ô Rome ! ô la Ville !
Annibal, tranquille,
Sur nous, écoliers,
Fixant ses yeux vagues,
Nous montre les bagues
De ses chevaliers !

La terrasse est brune.
Pendant que la lune
L'emplit de clarté,
D'ombres et de mensonges,
Nous faisons des songes
Pour la liberté.

1850 (Version finale)

Trois strophes de la première version (1847):

*À Pâques fleuries
Dans les Tuileries
Je me promenais
À l'heure où les faunes
Aux naïades jaunes
Disent des sonnets*

*Dans l'allée obscure
Où l'ombre à Mercure
Met un domino,
parmi l'herbe éparse,
Je vis d'un air farce
Venir un moineau.*

*Ce gamin des arbres
Sautait sur les marbres
Et riait beaucoup
De ce que Philippe
Avait pris la grippe
La veille à Saint-Cloud.*

Pauvre Rutebeuf

Léo Ferré

Poème de Rutebeuf

La complainte du trouvère et poète médiéval Rutebeuf (13^e siècle)

Rutebeuf a vécu sa vie, comme la plupart des artistes de cette époque, misérable. C'est aussi un écrivain de la rupture et ses oeuvres s'orientent plus sur la description de sa propre condition sociale ou des misères et de la pauvreté de son temps, que sur l'amour courtois chanté alors par les trouvères et troubadours. Nul doute que Rutebeuf se situe dans la prise de risque. et l'on dit aussi de lui qu'il est l'ancêtre spirituel de [François Villon](#).

Ruteboeuf a laissé derrière lui une oeuvre abondante et près de quatorze mille pieds de vers à redécouvrir, dans lesquelles on pourra trouver des poésies, des pièces de théâtres, des fabliaux, des poèmes satiriques et encore des hagiographies (*écriture et textes sur la vie et l'oeuvre de saints, Sainte Marie l'égyptienne, Sainte Elysabel de Hongrie).*

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte
Ce sont amis que vent emporte
Et il ventait devant ma porte
Les emporta.

Avec le temps qu'arbre défeuille
Quand il ne reste en branche feuille
Qui n'aille à terre
Avec pauvreté qui m'atterre
Qui de partout me fait la guerre
Oh vent d'hiver
Ne convient pas que vous raconte
Comment je me suis mis à honte
En quelle manière.

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus

Suite :

Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte.
Le mal ne sait pas seul venir,
Tout ce qui m'était à venir
M'est avvenu.

Pauvre sens et pauvre mémoire
M'a Dieu donné le Roi de gloire
Et pauvre rente
Et droit au cul quand bise vente
Le vent me vient
Le vent m'évente
L'amour est morte
Ce sont amis que vent emporte
Et il ventait devant ma porte
Les emporta
Les emporta...

Poète..., vos papiers ! *Léo Ferré*

*Titre du premier recueil de poésies de Léo Ferré (1957) et titre d'une chanson du premier volume de l'album *Amour Anarchie* (1970)*

Bipède volupteur de lyre
Epoux châtré de Polymnie
Vérolé de lune à confire
Grand-Duc bouillon des librairies
Maroufle à pendre à l'hexamètre
Voyou décliné chez les Grecs
Albatros à chaîne et à guêtres
Cigale qui claque du bec

Poète, vos papiers !
Poète, vos papiers !

J'ai bu du Waterman et j'ai bouffé Littré
Et je repousse du goulot de la syntaxe
A faire se pâmer les précieux à l'arrêt
La phrase m'a poussé au ventre comme un axe
J'ai fait un bail de trois six neuf aux adjectifs
Qui viennent se dorer le mou à ma lanterne
Et j'ai joué au casino les subjonctifs
La chemise à Claudel et les cons dits " modern

Syndiqué de la solitude
Museau qui dévore du couic
Sédentaire des longitudes
Phosphaté des dieux chair à flic
Colis en souffrance à la veine
Remords de la Légion d'honneur
Tumeur de la fonction urbaine
Don Quichotte du crève-cœur

Poète, vos papiers !
Poète, Papier !

Le dictionnaire et le porto à découvert
Je débouffe des mots à longueur de pelure
J'ai des idées au frais de côté pour l'hiver
A rimer le bifteck avec les engelures
Cependant que Tzara enfourche le bidet
A l'auberge dada la crotte est littéraire
Le vers est libre enfin et la rime en congé
On va pouvoir poétiser le prolétaire

Spécialiste de la mistoufle
Emigrant qui pisse aux visas
Aventurier de la pantoufle
Sous la table du Nirvana
Meurt-de-faim qui plane à la Une
Ecrivain public des croquants
Anonyme qui s'entribune
A la barbe des continents

Poète, vos papiers !
Poète, documenti !

Littérature obscène inventée à la nuit
Onanisme torché au papier de Hollande
Il y a partouze à l'hémistiche mes amis
Et que m'importe alors Jean Genet que tu bandes
La poétique libérée c'est du bidon
Poète prends ton vers et fous-lui une trempe
Mets-lui les fers aux pieds et la rime au balcon
Et ta muse sera sapée comme une vamp

Citoyen qui sent de la tête
Papa gâteau de l'alphabet
Maquereau de la clarinette
Graine qui pousse des gibets
Châssis rouillé sous les démentences
Corridor pourri de l'ennui
Hygiéniste de la romance
Rédempteur falot des lundis

Poète, vos papiers !
Poète, salti !

Que l'image soit rogue et l'épithète au poil
La césure sournoise certes mais correcte
Tu peux vêtir ta Muse ou la laisser à poil
L'important est ce que ton ventre lui injecte
Ses seins oblitérés par ton verbe arlequin
Gonfleront goulûment la voile aux devantures
Solidement gainée ta lyrique putain
Tu pourras la sortir dans la Littérature

Pouacre qui fait dans le quatrain
Masturbé qui vide sa moelle
A la devanture du coin

Ventre affamé qui tend l'oreille
Maraudeur aux bras déployés
Pollen au rabais pour abeille
Tête de mort rasée de frais
Rampant de service aux étoiles
Pouacre qui fait dans le quatrain
Masturbé qui vide sa moelle
A la devanture du coin

Poète... circulez !
Circulez poète !
Circulez !

Quelque chose de Tennessee *Johnny Hallyday*

Paroliers : Michel Berger

À vous autres, hommes faibles et merveilleux
Qui mettez tant de grâce à vous retirer du jeu
Il faut qu'une main posée sur votre épaule
Vous pousse vers la vie
Cette main tendre et légère

On a tous quelque chose en nous de Tennessee
Cette volonté de prolonger la nuit
Ce désir fou de vivre une autre vie
Ce rêve en nous avec ses mots à lui

Quelque chose de Tennessee
Cette force qui nous pousse vers l'infini
Y a peu d'amour avec tellement d'envie
Si peu d'amour avec tellement de bruit
Quelque chose en nous de Tennessee

Suite :

Ainsi vivait Tennessee
Le cœur en fièvre et le corps démoli
Avec cette formidable envie de vie
Ce rêve en nous c'était son cri à lui
Quelque chose de Tennessee

Y a quelque chose en nous de Tennessee
Y a quelque chose en nous de Tennessee
Ouais, Tennessee
Y a quelque chose en nous de Tennessee

Comme une étoile qui s'éteint dans la nuit
À l'heure où d'autres s'aiment à la folie
Sans un éclat de voix et sans un bruit
Sans un seul amour, sans un seul ami
Ainsi disparut Tennessee

À certaines heures de la nuit
Quand le cœur de la ville s'est endormi
Il flotte un sentiment comme une envie
Oh, ce rêve en nous, avec ses mots à lui
Quelque chose de Tennessee
Quelque chose de Tennessee
Oh oui, Tennessee

Que serais-je sans toi ?

Jean Ferrat

Poème de Louis Aragon

Recueil : Le roman inachevé (1956)

Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre
Que serais-je sans toi que ce balbutiement.

J'ai tout appris de toi sur les choses humaines
Et j'ai vu désormais le monde à ta façon
J'ai tout appris de toi comme on boit aux fontaines
Comme on lit dans le ciel les étoiles lointaines
Comme au passant qui chante on reprend sa chanson
J'ai tout appris de toi jusqu'au sens du frisson.

Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre
Que serais-je sans toi que ce balbutiement.

J'ai tout appris de toi pour ce qui me concerne
Qu'il fait jour à midi qu'un ciel peut être bleu
Que le bonheur n'est pas un quinquet de taverne
Tu m'as pris par la main dans cet enfer moderne
Où l'homme ne sait plus ce que c'est qu'être deux
Tu m'as pris par la main comme un amant heureux.

Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre
Que serais-je sans toi que ce balbutiement.

Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes
N'est-ce pas un sanglot de la déconvenue
Une corde brisée aux doigts du guitariste
Et pourtant je vous dis que le bonheur existe
Ailleurs que dans le rêve ailleurs que dans les nues.
Terre terre voici ses rades inconnues.

Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre
Que serais-je sans toi que ce balbutiement.

Sensation

Jean-Louis Aubert

Poème de Arthur Rimbaud - Mars 1870 -

Poème de l'évasion, de l'immersion dans la nature et de la quête de l'amour par excellence, Sensation (qui porte bien son nom), se savoure pleinement en campagne, le long de champs de blés, en Ardennes, par exemple...

Par les soirs bleus d'été,
J'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés,
Fouler l'herbe menue :

Rêveur, j'en sentirai
La fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent
Baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas,
Je ne penserai rien :
Mais l'amour infini
Me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin,
Comme un bohémien,
Par la nature, heureux
Comme avec une femme.

Si mort à mors Tri Yann

Inspiré d'un poète breton anonyme, écrit en [français](#) à l'occasion des funérailles de la Duchesse [Anne de Bretagne](#). L'expression du titre signifie « Si la mort a mordu... ».

La musique choisie par Tri Yann pour accompagner ce poème est celle de la chanson traditionnelle [irlandaise](#) *An cailín Rua*.

Si les matins de grisaille se teintent
S'ils ont couleur en la nuit qui s'éteint
Viendront d'opales lendemains
Reviendront des siècles d'or
Cent fois mille et mille aurores encore

refrain

**Si mort à mors duchesse, noble Dame
S'il n'en sera plus que poudre de corps
Dorme son cœur bordé d'or
Reviendront les siècles d'or
Cent fois mille et mille aurores encore**

Si moribonds sont les rois en ripaille
Si leurs prisons sont des cages sans fond
Viennent l'heure des évasions
Reviennent des siècles d'or
Cent fois mille et mille aurores encore

refrain

Si mille soleils de métal prennent voile
Dix mille soleils de cristal font merveille
Viennent des lueurs de vermeil
Reviennent des siècles d'or
Cent fois mille et mille aurores encore

refrain

Si mille brigands à l'encan font partage
Dix mille enfants des torrents font argent
Viennent des fleurs de safran
Reviennent des siècles d'or
Cent fois mille et mille aurores encore

refrain

Le texte du poème ayant inspiré la chanson est le suivant :

*Si mort a mors par son aspre poincture
Le noble espoir de mainte créature;
Si mort a mors si haulte magesté,
Le lys & fleur de toute chrestienté,
Si mort a mors le confort de noblesse,
Maints haults vouloirs sont actains de foiblesse.
Si mort a mors des pources la substance,
Le bon conseil, des vices résistance,
Si mort a mors des vertueux le memoire,
L'onneur de paix, le rayon debonnaire;
Si mort a mors des tristes le confort,
De joye l'accord, l'ayde du foible au fort;
Si mort a mors de gloire le merite
La doctrine des Dames deshérite.
Si mort a mors de l'Église la mere,
Plusieurs en ont affliction amere,
Si mort a mors le guidon de jeunesse,
Et l'estandart de tout femenyx sexe;
Si mort a mors le leze de Justice,
Je tiens vacant de maint homme l'office.
Si mort a mors des Bretons la Princeffe,
Et des François leur regret n'a prins cesse;
Si mort a mors le cueur de si grant Dame,
Prions à Dieu qu'il en vueille avoir l'ame.*

— anonyme, [XV^e siècle](#)

Si tu t'imagines... *Juliette Greco*

Poème de Raymond Queneau (L'instant fatal – 1948 -)

Si tu t'imagines, si tu t'imagines
Fillette, fillette, si tu t'imagines
Qu' ça va, qu' ça va, qu' ça va durer toujours
La saison des za, la saison des za
Saison des amours, ce que tu te goures
Fillette, fillette, ce que tu te goures

Si tu crois, petite, si tu crois, hum hum !
Que ton teint de rose, ta taille de guêpe
Tes mignons biceps, tes ongles d'émail
Ta cuisse de nymphe et ton pied léger
Si tu crois qu' ça va, qu' ça va, qu' ça
Va durer toujours, ce que tu te goures
Fillette, fillette, ce que tu te goures

Les beaux jours s'en vont
Les beaux jours de fête
Soleils et planètes
Tournent tous en rond

Mais toi, ma petite, tu marches tout droit
Vers c' que tu vois pas
Très sournois s'approchent
La ride véloce, la pesante graisse
Le menton triple et le muscle avachi

Allons, cueille les roses, les roses
Roses de la vie, roses de la vie
Et que leurs pétales soient la mer étale
De tous les bonheurs, de tous les bonheurs
Allons, cueille, cueille
Si tu le fais pas, ce que tu te goures
Fillette fillette, ce que tu te goures

La la la...

Une bonn' paire de claques dans la gueule

Henri Salvador, Les Charlots, Juliette...

Poème de Boris Vian

Quand on est tout blasé
Quand on a tout usé
Le vin l'amour les cartes
Quand on a perdu l'vice
Des bisques d'écrevisses
Des rillettes de la Sarthe
Quand la vue d'un strip-tease
Vous fait dire : Quelle bêtise
Vont-ils trouver aut' chose
Il reste encore un truc
Qui n'est jamais caduc
Pour voir la vie en rose

Une bonn' paire de claques dans la gueule
Un grand coup d'savate dans les fesses
Un marron sur les mandibules
Ça vous r'f'ra une deuxième jeunesse

Une bonn' paire de claques dans la gueule
Un direct au creux de l'estomac
Les orteils coincés sous une meule
Un coup d'pompe en plein tagada

Ça enterre tout, la drogue et l'aspirine
Les épinards la Schnouf et la Badoit
C'est bien plus bath que l'foie gras en terrine
Car c'est moins cher et ça n'alourdit pas

Une bonn' paire de claques dans la gueule
Et la vie reprend tout son prix
Chaque matin quand on se sent seul
Claquons-nous la gueule entre amis

Quand elle a foutu l'camp
En emportant l'argent
Et la machine à coudre
En vous laissant l'évier
Plein d'vaisselle pas lavée
Et l'sel dans l'sucre en poudre
Quand vot' meilleur copain
Téléphone le lend'main
En disant : Viens la r'prendre
On ricane et l'on pense

Suite :

Attends un peu Hortense
Qu'est-ce que tu vas prendre

Une bonn' paire de claques dans la gueule
Un grand coup d'savate dans les fesses
Un marron sur les mandibules
Ça te r'f'ra une deuxième jeunesse

Une bonn' paire de claques dans la gueule
Un direct au creux d'l'estomac
Les orteils coincés sous une meule
Un coup d'pompe en plein tagada

Tu t'ennuyais dans ma petite chambre
Tu soupirais, tu voulais du nouveau
Dorénavant, de Janvier à Décembre
Compte sur moi pour t'offrir à gogo

Une bonn' paire de claques dans la gueule
Et ça m'consolera, ma chérie
Des soirées où tu manœuvrais
Le rouleau à pâtisserie

Tiens ! Salope !

Prochain rendez-vous

Du 14 au 18 janvier 2020

A la BAPSO

... en vue de la nuit de la Lecture
